

à peu la marche de leur vie; le souvenir de Victor venait seul les attrister.

Ils n'avaient jamais eu de nouvelles de leur ami depuis son départ de Paris, et aucune recherche n'avait pu faire retrouver sa trace; qu'était-il devenu avec sa femme? Peut-être étaient-ils sans asile maintenant. Leur cœur se serrait à cette pensée.

Un jour le facteur apporta une lettre à l'adresse de Charles; elle venait de Lyon, et l'écriture en était presque illisible. Elle contenait ces simples mots :

Mon cher ami,

"Malgré mon silence prolongé, je ne t'ai jamais oublié, toi qui as toujours été si bon pour moi. J'espère que cette lettre te parviendra, et je te supplie de venir me voir à Lyon, sans retard.

"Ma pauvre femme et moi nous sommes bien malheureux!

"Notre cœur est avec toi et ta chère famille.

Ton vieil ami,

VICTOR LEGRAND.

15, rue du Fardeau.

Le soir même, Charles partit pour Lyon, où il arriva le lendemain dans la journée.

Il se dirigea immédiatement vers l'adresse indiquée dans la lettre; mais ce ne fut qu'après une longue recherche qu'il trouva la rue du Fardeau.

C'était une ruelle noire, boueuse, située dans un quartier éloigné, perdu au milieu d'un dédale inextricable de rues étroites où le soleil ne pénétrait jamais.

Le cœur se serrait en entrant dans la maison, dont l'aspect était sordide, au fond d'un sombre couloir. Charles dut gravir un escalier tortueux; puis, sous les combles, il frappa à la porte qu'on lui avait indiquée: celle du plus misérable cabinet.

Le donnement le plus affreux régnait dans cette pièce, placée sous les toits, et seulement éclairée par une petite lucarne. Une paille

étendue à terre, deux mauvaises chaises, quelques haillons, des écuelles et deux ou trois tasses ébréchées composaient tout le mobilier: c'était la misère dans toute son horreur.

Charles ne reconnut pas Emma, la femme de Victor, tant les souffrances et le chagrin l'avaient vieillie, rendue méconnaissable.

Il s'attendait à trouver Victor malade, couché sur son grabat; mais ce dernier n'était pas dans ce triste réduit.

Emma, honteuse de sa position, courbée comme le sont d'ordinaire les malheureux, les yeux pleins de larmes, prit la main de Charles en disant: "Je vais vous conduire près de lui;" et elle ajouta plus bas: "A l'hôpital!"

Ces mots résonnèrent douloureusement dans le cœur de Charles.

De longues années s'étaient écoulées depuis que les deux amis vivaient éloignés l'un de l'autre: ils se tendirent les bras et s'embrassèrent longtemps en mêlant leurs larmes.

Quel changement s'était opéré depuis qu'ils s'étaient vus! Victor était maintenant un vieillard amaigri, brisé par la misère et les tourments: son corps usé par les privations grisait sans forces sur sa couche, et sa tête tremblante retombait sur l'oreiller; ses yeux seuls, animés par la fièvre, conservaient une extrême vivacité.

"Que je suis content de te voir!" dit-il d'une voix brisée par l'émotion. Et comme Charles lui reprochait doucement de ne pas l'avoir appelé plus tôt, il ajouta: "Je savais bien que tu viendrais à ma première demande: mais j'avais honte de me trouver devant toi.

"J'ai presque une confession à te faire," dit-il après un moment de silence. Alors la main dans la main, et malgré les efforts de Charles pour l'empêcher de parler, il continua ainsi:

"Vois-tu, j'ai perdu mon existence et celle des êtres qui m'étaient chers; avec des ressources que bien d'autres ne possèdent pas, je ne suis arrivé à

rien, et me voilà misérable, lorsque je pourrais être heureux et tranquille; je suis à l'hôpital, j'y vais mourir;

"Comprends-tu, l'hôpital! Je ne mérite même pas les soins qu'on m'y donne. C'est l'asile du pauvre du déshérité, du malheureux frappé par le sort et que la lutte de la vie a terrassé. Aucun accident, je dois le reconnaître, ne m'a arrêté brusquement dans mon existence, et mes charges ont toujours été assez légères; je suis donc ici par ma faute et parce que je n'ai pas su remplir mon devoir!

—Calme-toi, de grâce, lui dit Charles.

Victor, surexcité par la fièvre, n'écouta pas son ami et reprit: "Ce devoir eût été doux et facile pourtant, je le vois aujourd'hui; mais quelques journées de moins de travail, quelques séances au café, ne me parurent pas choses graves pendant la jeunesse. C'est un tort; on oublie vite le chemin de l'atelier, et lorsque la pensée de l'avenir ne soutient plus le courage, après s'être laissé entraîner par des camarades, on vas bientôt de soi-même au cabaret, puis, de chute en chute, on descend toujours. Alors on accuse le sort, les hommes, tout le monde, d'être la cause des maux qu'on ressent par sa propre faute; on devient égoïste, méchant, et l'on fait souffrir et pleurer les siens, si même on n'arriva pas à faire plus! J'ai suivi cette pente fatale, je dois m'en accuser.

Ne rappelle pas ses tristes souvenirs, lui dit Emma en se penchant vers lui.

*A continuer.*